RÔLE DE LA LANGUE DANS LA FORMATION DE NOTRE NE PERCEPTION DU MONDE (THE ROLE OF THE LANGUAGE IN THE FORMATION OF OUR WORLD VIEW)

Nurcan DELEN KARAAĞAÇ*

Abstract
The functional linguistics considers communication as the primary function of the language, which affirms that language, above all, is a means of communication. Though considered by the functional linguistics as dominant, however, this is not its only function. This founding principle of the functional linguistics itself suffices to account for the way of describing the language. Languages divide the reality in different ways and once this division occurs depending on our needs and our experience levels, our world view will be affected by our language. For we classify the world thanks to the vocabulary treasure offered to us by the language that we have made prefect by using. Our aim in this study is to show, by various examples, that languages divide the reality in different ways.
Key Words: Language, Culture, Reality, World View

DÜNYA GÖRÜŞÜMÜZÜN OLUŞMASINDA DİLİN ROLÜ

Özet
İşlevsel Dilbilim dilin ana işlevinin iletişim işlevi olduğunu öne sürer, bu da dilin her şeyden önce bir iletişim aracı olduğunu doğrular. Bu işlev tek değildir ancak işlevsel dilbilimcilerce başat olarak görülür. İşlevsel dilbilimin bu kurucu ilkesi tek başına dilin nasıl betimlendiğini açıklamaya yetmektedir. Diller gerçekliği değişik biçimlerde keserler ve bu kesitleme işlemi ihtiyaçlarımız ve deneyim seviyelerimiz ışığında gerçekleştiğinde, dilimiz dünya görüşümüzü etkilemiş olacaktır. Çünkü dünyayı, kullanarak mükemmelleştirdiğimiz dilimizin bize sunduğu kelime hazinesi sayesinde sınıflandırıyoruz. Bu çalışmada dillerin gerçekliği değişik şekillerde kestiğini örnekler vererek göstereceğiz.
Anahtar Kelimeler: Dil, Kültür, Toplum, Dünya Görüşü

La linguistique fonctionnelle considère que la principale fonction de la langue est la fonction de communication, ce qui signifie que la langue permet avant tout de communiquer. Cette fonction n'est pas la seule, mais celle considérée comme primordiale par les linguistes fonctionnalistes.

* Doç. Dr., İstanbul Üniversitesi, Batı Dilleri ve Edebiyatları Bölümü, Fransız Dili ve Edebiyatı Anabilim Dalı, İSTANBUL, e-posta: nurcankaraagac@hotmail.com

ISSN: 1308-2922

Ce principe fondateur de la linguistique fonctionnelle explique à lui seul la démarche adoptée dans la description de la langue. Le lien fondamental qui est établi entre la langue et la société à travers la fonction de communication et l'interaction. Cette interdépendance des rapports posés entre langue et société détermine à la fois une certaine éthique dans la description linguistique, qui est le respect des faits collectés, ainsi qu'une vision dynamique de la langue dans son fonctionnement, d'où découlent certains principes d'analyse tels que la distinction entre catégories (ou classes) et fonctions, justifiée par l'observation des données.

Le fonctionnalisme se caractérise ainsi par une démarche générale d'analyse fondée sur une conception, qu'il a lui-même posée, du rôle de la langue dans la société.Nous adoptons une approche *empirico-déductive*. La théorie définit des concepts suffisamment généraux pour permettre la description de n'importe quelle langue, l'objectif étant la découverte du système à partir de l'étude des productions, c'est-à-dire de la performance, au sens chomskyen du terme. Puis, le système une fois dégagé, il est alors possible de construire de nouveaux énoncés.

Les langues découpent différemment la réalité et une fois ce découpage effectué en fonction de nos besoins, de nos niveaux d'expérience, notre vision du monde sera influencée par notre langue. Nous classifions le monde à travers le vocabulaire mis à notre disposition par la langue et dont nous maîtrisons l'emploi. Une des théories majeure débattues en ethnolinguistique et en philosophie du langage prend en compte le rôle de la langue dans la formation d'une vision du monde. Par vision du monde, nous entendons *l'ensemble des représentations à travers lesquelles un groupe humain perçoit la réalité qui l'entoure et l'interprète en fonction de ses préoccupations culturelles*. Nous montrerons, à travers différents exemples, que les langues découpent différemment la réalité.

1. Une langue/les langues

Pour Martinet, la linguistique est une science, et cette science a pour l'objet l'étude des langues. La première tâche du linguiste est donc de définir ce qu'est une langue. Notons qu'il s'agit bien d'*une* langue, *les* langues, et non *la* langue. Pour formuler cette définition, il s'appuie sur la démarche qu'il décrit comme *empirico-déductive* (Martinet, 1982 : 8) qui l'amène à dégager la théorie de la double articulation. Cette démarche est *empirique* dans la mesure où il part de l'observation d'un certain nombre de ces objets, qu'on s'accorde à désigner comme des langues, pour en dégager les traits qui leur sont communs. Cette démarche est *déductive* puisque les traits retenus sont

posés comme nécessaires et suffisants pour permettre de dire si l'on a affaire à une langue ou non. Il aboutit à la définition, bien connue, que nous rappelons tout de même : « Une langue est un instrument de communication selon lequel l'expérience humaine s'analyse différemment dans chaque langue, dans chaque communauté, en unités douées d'un contenu sémantique et d'une expression vocale, les monèmes ; cette expression phonique s'articule à son tour en unités distinctives et successives, les phonèmes, en nombre déterminé dans chaque langue et dont la nature et les rapports mutuels diffèrent eux aussi d'une langue à une autre » (Martinet, 1980 : 12-13).

Martinet reprend, commente et explicite cette définition dans *Linguistique et sémiologie fonctionnelles,* reproduite dans *Fonctions et dynamique des langues*, remplaçant *phonique* (expression phonique) par *vocale.*

Après cette mise au point, nous apportons, dans les lignes suivantes, des précisions sur les termes de sa définition. Nous reprendrons donc cette définition en essayant de l'expliquer au fur et à mesure, ce qui nous permettra de voir ce qui spécifie une langue. Ainsi, par *instrument de communication*, nous entendons instrument, outil qui permet de communiquer, de transmettre des messages. On parle d'outils car utiliser la langue n'est pas une fin en soit, c'est simplement le moyen de communiquer : par *selon lequel l'expérience humaine*, on entend outil qui permet de communiquer des faits d'expérience, entendu comme tout ce que l'homme peut ressentir et percevoir, et par *s'analyse différemment dans chaque langue, dans chaque communauté* : « L'expérience humaine, pour la communiquer au moyen de la langue, il faut l'analyser. Cette analyse va se faire selon certaines articulations qui sont propres à chaque langue. Chaque langue va avoir son mode d'analyse de l'expérience ». (Martinet, 1981 :18). Les différentes langues n'analysent pas l'expérience de la même façon. Par exemple,

(1) *Il a traversé la rivière à la nage.*
(2) *He swam across the river.*
Il traverser-pas.comp. rivière
(3) *Yüz-erek ırmağ-ı geç-ti.*
Nager-gérondif rivière-acc. passer-parf.cons-p.3
« Il /elle a traversé la rivière à la nage. »

On remarque que l'analyse d'une même expérience n'est pas effectuée de la même façon en anglais, en français et en turc, et nous avons donc une organisation des énoncés différents et par *en unités douées d'un contenu sémantique et d'une expression vocale, les monèmes ; cette expression vocale s'articule à son tour en unités distinctives et successives, les phonèmes, en nombre déterminé dans*

ISSN: 1308-2922

chaque langue et dont la nature et les rapports mutuels diffèrent eux aussi d'une langue à l'autre. Comme nous l'avons bien constaté, la fin de la définition est un peu longue mais il vaut mieux tenter de l'expliquer globalement.

2. Diversité des langues

L'idée la plus nocive pour la linguistique est, selon Martinet, celle « selon laquelle l'essentiel de la structure de toutes les langues fait partie du patrimoine génétique de tous les êtres humaines ». Il en découle que « les diverses langues ne se différencient que de façon très superficielle » (Martinet, 1989 :74). Martinet tient à préciser qu'une mise en garde contre cette théorie innéiste et universaliste n'est pas inutile. « Nous émergerons enfin, et non sana peine, du ras de marée générativiste, innéiste et universaliste qui postulait de l'identité fondamentale de toutes les langues » (Martinet, 1980 :1). Mais, en réalité, ce qui fait la spécificité d'une langue, c'est sa différence des autres. « Il est essentiel que le monde prenne conscience que le langage ne saurait être coulé dans un moule unique et que la pluralité des langues s'inscrit dans la dynamique de l'humanité » (Martinet, 1989 :100).

Les ressemblances et les différences entre les langues sont, selon L. Hjelmslev, les « deux aspects complémentaires du même phénomène. La ressemblance entre les langues réside dans le principe même de leur structure : la différence provient de la réalisation *in concreto* de ce principe ». Les différences « ne proviennent pas de réalisations différentes d'un type de substance, mais de réalisations différentes d'un principe d'organisation ou, en d'autres termes, de formes différentes données à une substance identique mais amorphe ». On peut enfin dire que « la langue est une forme et il existe en dehors de cette forme, un objet non linguistique, la substance » (Hjelmslev, 1968 : 105-106).

3. Double articulation

D'après Martinet, la double articulation étant un trait spécifique, il faudrait l'intégrer dans la définition d'une langue. On distingue deux articulations. La première articulation du langage est celle selon laquelle tout fait d'expérience à transmettre, tout besoin qu'on désire faire connaître à autrui s'analysent en une suite d'unités douées chacune d'une forme vocale et d'un sens ». Si *j'ai mal à la tête*, je peux manifester la chose par des cris. Ils peuvent être plus ou moins volontaires et destinés à faire connaître mes souffrances à mon entourage. Mais cela ne suffit pas à en faire une communication linguistique. Chaque cri est inanalysable et correspond à l'ensemble,

inanalysé, de la sensation douloureuse. Mais quand nous prononçons l'énoncé *j'ai mal à la tête*, nous faisons une communication linguistique. En revanche, chacune des unités, *j'*, *ai, mal, à, la, tête*, peut se retrouver dans de tout autres contextes pour communiquer d'autres faits d'expérience : *mal* par exemple dans *il fait mal* ou *tête* dans *il se casse la tête*. On aperçoit combien cette première articulation est *économique*. On peut imaginer un système de communication où un fait d'expérience donné correspondrait à un cri particulier. Mais il suffit de penser à l'infinie variété de situations et de faits d'expérience et l'impossibilité pour l'homme de mémoriser un nombre signes distincts si considérables. Quelques milliers d'unités comme *mal, tête, ai*, la largement combinables, nous permettent de communiquer plus de choses que ne pourraient le faire des millions de cris inarticulés différents.

Chacune de ces unités de première articulation présente, nous l'avons vu, un sens et une forme vocale (ou phonique). Cette première articulation ne peut pas être analysée en unités significatives plus petites : l'ensemble veut *tête* dire « tête » mais la forme vocale est analysable en une succession d'unités dont chacune nous permet de distinguer *tête* /tet/ d'autres unités comme *bête* ou *terre*. C'est ce qu'on appelle la deuxième articulation du langage. Dans le cas de *tête*, ces unités sont au nombre de trois : nous pouvons les représenter au moyen des lettres *t e t*, placées par convention entre barres obliques /tet/.

4. Absence de lien naturel entre mots et choses

Afin de pouvoir bien montrer l'absence de lien naturel entre les mots et les choses expliquons d'abord le signe linguistique et l'arbitraire du signe.

Pour fonder la démarche scientifique en linguistique, Saussure élabore ainsi une théorie du signe linguistique. Le signe est la combinaison de deux éléments : un *signifié* et un *signifiant*. Comme la pièce de monnaie ou la feuille de papier, le signe linguistique comprend donc deux faces indissociables : une face conceptuelle qui correspond au contenu sémantique du signe, à son sens et une face matérielle. Le signe avec ses deux faces, qui en tant qu'élément du système autonome de la langue, nous permet, lorsque nous l'employons dans une phrase, de faire référence au monde extra-linguistique, réel ou imaginaire, abstrait ou concret, proche ou éloigné, connu ou inconnu. Le signe est indépendant du référent ; d'ailleurs hors de l'énoncé, il n'a pas de référent, il n'a qu'un sens ou une valeur, définie relativement à la valeur des autres signes.

 ISSN: 1308-2922

Le signe linguistique est une entité indécomposable composée d'un signifiant et d'un signifié, tel que le signifiant et le signifié. Entité indécomposable, qui se compose de deux faces, qui sont les deux facettes inséparables du signe linguistique. Ici le signe n'est pas simplement le signifiant mais vraiment l'association du signifiant et du signifié. Cette conception du signe a été évoquée par Saussure le premier. Pour lui, le signifiant est la suite phonique, la réalité physique du signe et le signifié est l'idée, le concept que le signifiant évoque.

Cette caractéristique apparaît bien dans le fait qu'il existe différents mots (*porte* en français, *door* en anglais, *kapı* en turc, etc.) pour désigner des concepts très proches mais non identiques puisque chaque langue découpe la réalité à sa façon (Sapir/ Whorf). Même les onomatopées qui prétendent imiter le réel sont en partie arbitraires parce qu'elles sont différentes dans chaque langue. Par son caractère arbitraire, le signe linguistique est très différent d'autres types de signes, comme le symbole, qui repose au contraire sur un rapport d'analogie entre signifié et signifiant.

Une première particularité du signe linguistique est d'être arbitraire ou encore immotivé, c'est-à-dire qu'il n'existe aucun rapport interne entre le signifiant et le signifié, entre le mot et le concept. Selon Saussure, l'arbitraire caractérise le rapport entre le signifiant et le signifié. La langue est arbitraire dans la mesure où elle est une convention implicite entre les membres de la société qui l'utilisent ; c'est dans ce sens qu'elle n'est pas « naturelle ». Il n'y aucun rapport de nécessité entre le concept et la forme. La preuve est que les langues désignent les mêmes objets des mots entièrement différents. Le choix de telle forme pour tel concept et vice versa ne dépend absolument pas de la volonté personnelle. L'arbitraire du signe est en mettre en rapport avec son caractère immotivé. En dehors de quelques onomatopées et de quelques formations, il n'y a aucune raison pour que telle forme corresponde à tel concept. Ce n'est que dans la dérivation que les signes deviennent motivés comme *dix-neuf, pommier*, etc. On parle alors d'arbitraire relatif. L'arbitraire se distingue du caractère nécessaire qui définit une relation intérieure au signe, entre la forme et le concept : une fois le rapport établi dans la langue, il ne dépend pas des individus de changer les correspondances entre les signifiés et les signifiants ; la règle s'impose à tous et si elle change d'une époque à l'autre, ce n'est jamais par la volonté d'individus isolés.

5. Rapport entre langue et réalité

La langue est un système de signes qui sert à exprimer des expériences, des idées, des sentiments, etc. Pour exprimer ces

expériences multiformes, la langue doit opérer des sélections. La langue découpe la réalité, le monde qui nous entoure, pour nous en transmettre les expériences alors que la réalité est l'ensemble des éléments du monde que nous percevons avec nos sens. Par exemple, le latin possède une opposition entre blanc *albus* et blanc brillant *candidus*, entre noir *ater* et noir brillant *niger*. En breton, il existe deux termes différents pour référer au vert que l'on trouve dans la nature et au vert qui est artificiel.

On constate que les différentes langues du monde découpent différemment la réalité. Nous n'utilisons pas les mêmes formes linguistiques, les mêmes mots pour désigner les mêmes choses, mais, de plus, nous ne découpons pas la réalité de la même manière. Cependant, on ne peut pas affirmer que si les langues ne découpent pas le spectre des couleurs de la même façon c'est parce que les hommes qui parlent ces langues ne voient pas, d'un point de vue physique, les mêmes couleurs. A ce propos, G. Mounin précise que « la lumière est physiquement la même partout ; que l'œil humain [...] reste le même sous toutes les latitudes et pour toutes les races. [...] Si donc la nomination des couleurs est tellement différente selon les langues, il ne sera pas possible de mettre en cause la diversité des expériences du monde, ni celle de l'œil : il s'agira bien du cas, particulièrement typique, où des langues différentes expriment par des structures linguistiques différentes des faits physiques identiques, et prouvent ainsi que la structure du langage ne reflète pas automatiquement celle de l'univers » (Mounin, 1963 :75).

Nous découpons la réalité en fonction de nos besoins et de différents niveaux d'expérience. La langue obéit au principe d'économie, plusieurs termes seront à la disposition des locuteurs pour un événement, un élément de l'expérience qui revient souvent, au contraire, on fera l'économie des mots dont nous n'avons pas réellement besoin.

6. Rapport entre langue et culture

Il existe une adéquation entre notre langue et notre culture et des échanges permanents s'opèrent entre les deux. La langue bouge, se modifie en fonction des besoins des locuteurs. En effet, il est important de retenir que la langue est sans cesse modelée par ses utilisateurs en fonction de leurs besoins. Par exemple, en arabe, il existe de nombreuses expressions pour désigner le *chameau* en fonction de son âge, de son sexe, de sa couleur, de sa race. Le malgache, civilisation du bœuf, dispose d'un grand nombre de termes pour le désigner selon sa couleur, sa fonction, son apparence : *vanga* (le bœuf blanc tacheté de couleurs), *lefot siloha* (bœuf à tête blanche),

ISSN: 1308-2922

loha (bœuf à front blanc), *fitatra* (bœuf moitié blanc, moitié roux), *voara* (bœuf avec des taches blanches et noires à la croupe et derrière la nuque) et *sada* (bœuf dont les couleurs noires et blanches sont également réparties) (Coianiz, 1986 : 22).

Les exemples ci-dessus nous montrent que l'on découpe le monde à partir de notre système linguistique, notre langue, des termes que l'on a à notre disposition et de notre vocabulaire. Comme le précise bien E. Sapir, on perçoit ces formes en tant que divisibles en certaines catégories telles que « droites », « courbes », « zigzags » à cause de la suggestivité classificatrice des termes linguistiques mêmes. Par exemple en français, là où l'enfant n'a que le terme *maison* à sa disposition pour désigner toutes sortes d'habitations (même le nid, le terrier…), l'adulte, lui, possède différents termes tels que *villa, cabane, immeuble, gratte-ciel, cabanon, mas, manoir, igloo*, etc. A ce propos, H. Walter a relevé 133 termes pour le terme *maison* (Walter, 2005 : 31). Dans le même ordre d'idée, nous classifions ce que nous voyons à partir de notre système linguistique et de notre niveau d'expérience.

On remarque que les langues découpent différemment la réalité et une fois ce découpage effectué en fonction de nos besoins et de nos niveaux d'expérience et que notre vision du monde est influencée par notre langue. Nous classifions le monde à travers le vocabulaire que nous avons à notre disposition.

7. Quelques réflexions sur le rapport entre langue et perception du monde

Historiquement, les linguistes étudient la langue en elle-même et pour elle-même, mais ils se rendent compte de l'importance du contexte socioculturel dans l'acte de communication. Les ethnologues et les sociologues reconnaissent l'importance de la langue dans les faits sociaux mais ils ne replaçaient pas ce fait social parmi l'ensemble des faits sociaux, laissant l'étude de la langue aux linguistes. Des études en linguistique et en ethnologie ont permis de se rendre compte que la langue était un lieu privilégié pour saisir une grande partie des aspects socioculturels ; or, l'étude de l'acte de communication doit se faire en situation et non hors situation et doit être pris en relation avec les faits sociaux. C'est finalement l'ethnolinguistique qui se chargera de cette réflexion et relèvera du domaine de l'ethnolinguistique toute communication linguistique qui en elle-même implique et traduit cette double réalité (linguistique et culturelle). L'objectif de l'ethnolinguistique étant de dégager ce qui, dans un message, informe sur la réalité sociale, l'idéologie, les croyances et les autres valeurs culturelles des sujets parlants.

Dans ce qui suit, nous allons étudier l'une des réflexions concernant le rapport entre la langue et la vision du monde. Pour ce faire, nous présenterons les trois points de vue d'auteurs tels qu'Edward Sapir, Benjamin Lee Whorf et André Martinet.

7.1. Points de vue d'Edward Sapir et de Benjamin Lee Whorf

Sapir et Whorf ne sont pas les premiers à avoir réfléchi à ce sujet. Wilhelm Von Humboldt (1767-1835), Franz Boas (1858-1942) ont posé les bases de cette réflexion. Notons que Whorf est l'élève de Sapir et que cette thèse a été énoncée par Sapir et radicalisée par Whorf. L'hypothèse Sapir-Whorf est très souvent résumée en disant que la langue influence, voir conditionne notre manière de penser et de voir le monde. Sapir souligne que : « Le langage est un guide dans « la réalité sociale ». [...] il conditionne (cependant) considérablement toutes nos pensées sur les problèmes et les processus sociaux. Les êtres humains ne vivent pas seulement dans un monde objectif, ni dans le monde d'activité sociale tel que nous le comprenons ordinairement, mais ils sont dans une grande mesure à la merci de la langue particulière qui est devenue le moyen d'expression dans leur société. [...] Le fond de l'affaire est que le « monde réel » est dans une grande mesure inconsciemment construit sur la base des habitudes linguistiques du groupe. [...] Nous voyons, nous entendons et nous expérimentons comme nous le faisons, parce que les habitudes linguistiques de notre communauté prédisposent à certains choix d'interprétation » (Sapir 1958: 162).

A ce propos, Benjamin Lee Whorf établit la formulation suivante : « Nous morcelons la nature conformément aux directives esquissées par notre langue maternelle. [...] le monde se présente à nous comme un flux kaléidoscopique d'impressions qui doit être organisé par nos esprits - et ce, dans une grande mesure, par les systèmes linguistiques que nos esprits contiennent. Nous disséquons la nature, nous l'organisons en concepts auxquels nous attribuons des significations d'une manière définie, principalement parce que nous sommes les parties contractantes d'une convention aux termes de laquelle nous devons l'organiser ainsi ; d'une convention qui est de rigueur pour notre communauté linguistique et est codifiée dans les modèles de notre langue. Cette convention, évidemment, est implicite et n'est pas spécifiée, mais ses décrets sont en vigueur d'une manière absolue ; nous ne pouvons parler que si nous souscrivons à l'organisation et à la classification des données que la convention décrète. [...] Nous avons donc abouti à un nouveau principe de relativité selon lequel la même réalité physique n'amène pas tous les

 ISSN: 1308-2922

observateurs à la même image de l'univers, à moins que leurs fonds linguistiques ne soient semblables ou puissent être d'une manière quelconque ramenés aux mêmes termes » (Whorf, 1956:213-214). Les principales pensées de cette thèse sont :

- La langue, moyen d'expression dans la société est un produit social : c'est un code commun au groupe et il n'est pas possible d'en changer.
- Le « monde réel » est inconsciemment construit sur la base des habitudes du groupe, donc, nous décrivons le monde avec les outils qui sont à notre disposition : la langue.
- Les mondes dans lesquels vivent les différentes sociétés sont des mondes distincts, et non pas simplement un seul et même monde auquel on aurait collé des étiquettes différentes.
- Les habitudes linguistiques de notre communauté prédisposent à certains choix d'interprétation, donc, la langue dans laquelle nous sommes élevés nous influence dans l'interprétation de la réalité. En fait, le succès de l'hypothèse Sapir-Whorf vient du fait qu'elle sert de base à tous ceux qui étudient la relation *langue – pensée – réalité*, autant pour être réfutée que pour être démontrée et, selon les besoins, est interprétée différemment.

7.2. Point de vue d'André Martinet

André Martinet, quant à lui précise que ce ne sont pas les langues qui limitent notre vision du monde, mais les expériences. Plus une société est complexe, plus elle aura recours à des ressources complexes. Il est à noter que la langue peut évoluer en fonction des expériences que l'on a à communiquer. Rappelons que pour A. Martinet et les fonctionnalistes, la langue sert principalement à communiquer des expériences, c'est un instrument de communication.

La langue étant un produit social, elle est construite en fonction de nos besoins et de nos niveaux d'expérience, et elle définit par là même, une certaine vision du monde. Par exemple, les esquimaux disposant de nombreux mots pour désigner la *neige* ne *perçoivent* pas la *neige* comme nous la percevons, leur champ sémantique étant plus riche sur ce thème, les unités désignant la *neige* n'ont pas la même valeur que notre unique unité *neige*. Chaque communauté linguistique désigne les mêmes réalités d'une façon différente. De même, en anglais, il existe divers mots qui correspondent au mot *luire* en français : « To glimmer » signifie « luire d'une leur faible », « to gleam » signifie « luire d'une lueur pâle », « to glow » signifie « luire d'une lueur rougeoyante » et « to glint » signifie « luire, avec le luisant d'une surface mouillée ».

La notion de *point de vue* est très importante, car la langue ne crée pas les différentes espèces de *neige*, d'*herbes*, de *couleurs*, etc. Ces entités existent objectivement mais le système linguistique opère différemment pour les classifier et désigner. Le monde offre donc différentes entités qui peuvent être classifiées par les langues d'après différents points de vue.

Ce qu'il est important de retenir ici est qu'il y a une rupture, un lien arbitraire entre le mot et la chose et le signe et la réalité. Si le mot et la chose étaient liés par un lien naturel, par un lien de contiguïté, si le signe était dans un rapport de contiguïté avec la réalité : il ne pourrait y avoir qu'un système de signes, qu'un mot pour désigner une chose et qu'un découpage de la réalité. Or, nous n'utilisons pas les mêmes mots pour décrire les mêmes choses, ce qui signifie qu'il n'existe pas de lien logique entre l'objet et sa désignation. Les différentes cultures désignent les mêmes choses différemment, preuve que rien dans la forme de l'objet ou dans sa fonction n'appelle à une désignation particulière.

8. CONCLUSION

Comme nous l'avons précisé dans le corps de notre travail, à chaque langue correspond une analyse particulière des données de l'expérience, c'est ce qu'on désigne d'ordinaire comme le monde où nous vivons, celui que nous font connaître nos sens et leurs prolongements sous la forme des machines que l'homme a inventées.

Notre objectif dans ce travail n'est pas de reprendre la thèse selon laquelle la vision que chacun de nous se fait du monde est, en dernière analyse, déterminée par la structure grammaticale et lexicale, de la langue que nous avons apprise dans l'enfance. Même si cette thèse est souvent présentée, l'hypothèse Sapir-Whorf, continue à mériter toute notre attention. Sans doute convient-il de n'en point exagérer la portée : la vision du monde qui nous est imposée par notre première langue ne nous empêche pas, radicalement, d'en acquérir une autre par l'apprentissage d'une deuxième ; traduire, d'une langue à une autre ne veut pas dire nécessairement trahir. Mais il reste que tout transfert de langue à langue réclame, pour être satisfaisant, une repensée et résulte nécessairement d'un effort individuel pour échapper à la contrainte très puissante qu'entraîne l'acquisition première du langage dans une communauté particulière. « Chaque langue est porteuse d'une vision du monde particulière. (Martinet, 1980 : 1).

On peut retenir le fait que la langue et la pensée sont liées de façon intrinsèque. On ne peut communiquer sa pensée que grâce à la langue. Plus encore lors de l'acte de perception des données de

 ISSN: 1308-2922

l'expérience, c'est le langage qui va être en jeu en les ordonnançant d'une façon spécifique qui orientera la façon de penser des locuteurs de cette langue. En effet, les mots d'une langue ne sont pas des étiquettes interchangeables d'une langue à l'autre, mais ils vont dénoter un objet et le placer dans une catégorie de pensée spécifique. Les différences entre les langues, par conséquent, ne reposent pas seulement sur les différents sons de la parole qu'elles emploient mais mettent en jeu les différences des modes selon lesquels les locuteurs interprètent et comprennent le monde où ils vivent. La langue structurant la pensée, les différentes langues vont générer des modes de pensée différents.

BIBLIOGRAPHIE

Coianiz A. (1986), Lexique, praxis et représentation : le système des couleurs en français et en malgache, Travaux de didactique du français langue étrangère, Montpellier III, Université Paul Valéry.

Hjelmslev L. (1968), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.

Martinet A. (1980), *Eléments de linguistique générale*, Paris, A. Colin, Coll. « Prisme ».

Martinet A. (1981), « Pour une approche empirico-déductive en linguistique », **Linguistique et sémiologie fonctionnelles**, Publications de l'Ecole supérieure des langues étrangères de l'Université d'Istanbul, Istanbul.

Martinet A. (1982), *Fonction et dynamique des langues*, Colin, Paris.

Martinet A. (1989), *Fonction et dynamique des langues*, Paris, Armand Colin.

Mounin G. (1963), *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Tel Gallimard.

Sapir, E. (1929), «The Status of Linguistics as a Science» in E. Sapir (1958): **Culture, Language and Personality** (ed. D. G. Mandelbaum). Berkeley, CA: University of California Press

Walter H. (2005), « La maison dans le lexique français : Réflexions sur l'analyse axiologique », *Dilbilim XIII*, **İstanbul Üniversitesi, Edebiyat Fakültesi, Batı Dilleri ve Edebiyatları Bölümü, Fransız Dili ve Edebiyatı Anabilim Dalı Dergisi**, İstanbul.

Whorf B. (1956) « Science and linguistics », in: **Language, Thought, and Reality: Selected Writings of Benjamin Lee Whorf**. MIT Press